

Corinne Saminadayar-Perrin

RÉSURRECTION DU *FIGARO* (1854) :  
AUTOPORTRAIT ET PACTE DE LECTURE

En 1854, la résurrection du *Figaro* fait d'emblée événement. Dans un champ journalistique durement frappé par la législation de 1852, alors que la presse politique se résigne à un quasi-mutisme, l'apparition de cette nouvelle feuille frondeuse et blagueuse, réincarnation moderne du célèbre petit journal de 1826, consacre son fondateur, Villemessant, comme une des *stars* de l'époque. Francisque Sarcey, qui commença dans les pages du *Figaro* sa longue et brillante carrière de journaliste, témoigne de cet engouement exceptionnel :

Vous ne pouvez que difficilement vous figurer aujourd'hui le prestige qu'exerçaient alors sur les imaginations et le nom du *Figaro* et celui de son chef [...]. Les écrivains les plus retentissants y avaient écrit ; un grand nombre d'inconnus s'y étaient, en un tour de main, taillé un nom<sup>1</sup>.

Ce retentissement traduit les qualités d'un journal original, résolument moderne : génial expérimentateur, grand découvreur de talents nouveaux, Villemessant concentre dans sa feuille toute la vie parisienne dont la fête impériale répand l'éclat dans l'Europe entière. Non politique, *Le Figaro* revendique pleinement son statut de petit journal, cependant que la haute tenue littéraire de la rédaction compense la frivolité

---

1. Francisque Sarcey, *Souvenirs de jeunesse*, passage cité dans Roger Bellet, *Presse et journalisme sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, coll. «Kiosque», 1967, p. 141.

du propos. Mais il serait réducteur de ne voir dans *Le Figaro* qu'un journal bien fait, miroir éphémère des fastes du Paris de Napoléon III. Car ce journalisme causotier ne renonce à aucune des prérogatives qu'annonce son titre : ce que la censure (la célèbre tirade de Figaro est citée en exergue) ne permet plus d'exprimer directement sera pris en charge sur le mode de la satire et de l'ironie – avec la complicité d'un public averti auquel des années de législation contre la presse ont appris à lire. L'impact du *Figaro* repose sur la connivence qu'il instaure avec ses lecteurs : la priorité accordée à la causerie spirituelle ou à la chronique légère n'exclut pas l'exercice d'un authentique magistère culturel, et couvre bien des hardiesses politiques et sociales. Cette complicité s'affirme dès le pacte de lecture que proposent les premiers numéros du *Figaro* ressuscité : d'avril à juin 1854, ils esquissent un autoportrait du journal, et mettent en place une scénographie originale, qui tient à la fois de l'habileté commerciale et des exigences d'un discours oblique sur l'actualité.

### Une prestigieuse tradition littéraire : la satire

Quoique éminemment boulevardier, *Le Figaro* nouveau entend bien n'être pas confondu avec la masse de petites feuilles qui, depuis les années 1830, se sont fait une spécialité des échos des théâtres ou de la vie mondaine, au détriment de l'éthique professionnelle et de l'exigence littéraire<sup>2</sup>. L'article liminaire, « En guise de préface », fait du journal le fils spirituel de Beaumarchais, dont l'ombre par miracle apparue, place explicitement le journal nouveau-né dans la prestigieuse tradition littéraire de la satire – historiquement incarnée dans toutes sortes de genres littéraires connexes :

---

2. Balzac fait le procès de cette petite presse, florissante dès la monarchie de Juillet, dans *Illusions perdues* et dans sa *Monographie de la presse parisienne*. On consultera sur ce point les analyses de Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Champion, 2003, p. 41-47 notamment.

Mais qu'est-ce, au demeurant, que ce Figaro qui t'effraie? C'est la satire, et la satire est vieille comme le monde [...]. À Athènes, elle a nom Diogène et Aristophane; à Rome: Martial, Horace, Perse, Juvénal, Suétone, Tacite; chez les modernes: Érasme, Rabelais, Marot, Mathurin Régnier, Molière, Le Sage, Voltaire, Gilbert, Rivarol [...], auteurs de comédie, moralistes, historiens, poètes, journalistes, pamphlétaires<sup>3</sup>.

Le journal apparaît justement comme la forme moderne et périodique du pamphlet; dans *Le Figaro* des années 1830, Léon Gozlan rédigeait «un pamphlet quotidien dans lequel il semblait que l'âpreté de Juvénal fût égayée par l'humeur d'Aristophane<sup>4</sup>». Certains détails soulignent volontiers la continuité d'inspiration et de style entre les maîtres classiques de la satire et les journalistes d'aujourd'hui. Alphonse Karr, célèbre écrivain du premier *Figaro*, emprunte à Aristophane son titre *Les Guêpes* (le journal de 1854 salue d'ailleurs la publication des *Nouvelles Guêpes*<sup>5</sup>!), et prend place, de plein droit, dans la galerie des moralistes contemporains: «[Il] dépose, une fois par semaine, sur le fumier du feuilleton en vogue, les améthystes et les topazes du moraliste<sup>6</sup>.» Quant au *Figaro*, ses scènes de mœurs et ses croquis mondains en font un rival non seulement de Beaumarchais, mais aussi de Molière, dont le parrainage est maintes fois invoqué<sup>7</sup>. Cette revendication explicitement littéraire explique que *Le Figaro*,

3. Bernard Jouvin, «En guise de préface», dans *Le Figaro*, n° 1, 2 avril 1854, p. 1.

4. Henri de Villemessant, Bernard Jouvin, «Histoire de l'ancien *Figaro*», dans *Le Figaro*, n° 2, 9 avril 1854, p. 2. C'est à cette époque, à en croire les auteurs de l'article, que *Le Figaro* fut l'inventeur du «véritable petit journal en France», en revivifiant la tradition du pamphlet.

5. *Le Figaro* lui-même vient s'inscrire en tiers: «L'aiguillon des *Guêpes* d'Aristophane ou la langue de Figaro, c'est la même chose.» Voir Jouvin, «En guise de préface» (voir note 3), p. 1.

6. ID., «Les moralistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Alphonse Karr, *Les Bourdonnements*», dans *Le Figaro*, n° 4, 24 avril 1854, p. 1 [feuilleton].

7. Par exemple dans ID., «En guise de préface» (voir note 3), p. 1.

malgré ses allures désinvoltes, prétende exercer un authentique magistère critique, à l'exemple des figures tutélaires évoquées par l'ombre de Beaumarchais: «Au siècle dernier, la critique avait nom Diderot, Grimm, Marmontel, Suard, Fréron<sup>8</sup>.» Honnête et scrupuleuse (ou supposée telle!) quoique parfois très polémique, cette critique d'autrefois s'oppose à la vénalité des feuilletonistes de la petite presse contemporaine, dont les journalistes du *Figaro* tiennent à se distinguer – ce qui explique l'hommage rendu par son chroniqueur phare Auguste Villemot au très prestigieux (et universitaire) *Journal des Débats*<sup>9</sup>.

Le journal de Villemessant s'attribue donc un rôle non négligeable de critique, voire de *sponsor*, dans le champ littéraire, à l'exemple du célèbre Henri de Latouche, qui dirigea *Le Figaro* républicain de 1830, et sut reconnaître (et soutenir) la valeur d'écrivains alors méconnus ou débutants: «Henri de Latouche, tour à tour poète, romancier, publiciste, était un homme d'esprit [...]. Éditeur d'André Chénier, qu'il a révélé à la France, il fut encore le maître de George Sand<sup>10</sup>.» À l'heure de la médiatisation et de l'industrialisation de la littérature, cette figure idéale de l'écrivain-critique comme arbitre esthétique incontesté revêt une indéniable valeur compensatoire. Autre anecdote révélatrice: le récit emprunté à Mirecourt et racontant comment Méry, qui fut journaliste à l'ancien *Figaro*, connu dans sa jeunesse une gloire subite autant que retentissante pour son poème *La Villéliade*, à la suite d'une critique enthousiaste (et parfaitement désintéressée!) dans *Le Constitutionnel* de la Restauration, alors même qu'aucun libraire n'avait accepté d'acheter le manuscrit<sup>11</sup>! La conséquence est que les

---

8. *Ibid.* p. 2.

9. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 4, 24 avril 1854, p. 1.

10. De Villemessant, Jouvin, «Histoire de l'ancien *Figaro*» (voir note 4), p. 1.

11. Eugène de Mirecourt, *Les Contemporains. Méry*, passage cité dans Bernard Jouvin, *Le Figaro*, n° 8, 21 mai 1854, p. 2. Le jeune auteur, à en croire le récit, se voit offrir 25 000 francs par un libraire qui, l'instant d'avant, refusait de lui acheter l'œuvre à quelque prix que ce soit: toute-puissance de la critique littéraire en ces temps mythiques de la Restauration!

rubriques critiques du *Figaro* ne se limitent jamais aux seuls livres à la mode, et appuient sur de prestigieux parallèles classiques l'éloge accordé aux plus illustres des contemporains. Balzac, qui fut aussi un grand journaliste, s'affirme comme l'Homère des temps modernes, et le critique étaye son argumentation par une série de rapprochements mobilisant une forte compétence culturelle, supposée commune au journaliste et à son lecteur :

*La Comédie humaine*, c'est *L'Illiade* du XIX<sup>e</sup> siècle ; et telle est la virilité de l'œuvre, que son auteur ne perd rien à ce rapprochement avec Homère, le père de la poésie. Pâris s'appelle Lucien ; Ménélas, Nucingen ; Priam, Goriot ; Thersite, Gaudissart ; Hélène, Esther ; Achille, Montriveau ; Briseïs, la duchesse de Langeais<sup>12</sup>.

Cette prétention à l'exercice d'un authentique magistère intellectuel se trouve légitimée par la pleine appartenance du *Figaro* au champ littéraire – ceux qui y écrivent se définissent d'abord (et parfois uniquement) comme hommes de lettres, ce que l'ombre de Beaumarchais rappelle énergiquement à Bernard Jouvin : « Tu es écrivain, sache honorer les écrivains<sup>13</sup> ! » De fait, le récit inaugural, qui met en scène la résurrection du journal, le présente explicitement comme issu d'une rêverie sur le livre, et non des exigences fuyantes de l'actualité : « Je rapprochai du lit un guéridon sur lequel étaient posés un volume des *Mémoires* de Beaumarchais et son *Théâtre*, et je me mis à feuilleter çà et là quelques pages du pamphlet étincelant, à parcourir au hasard une ou deux scènes de la "Folle journée"<sup>14</sup>. » La gravure choisie pour illustrer la page de titre du journal confirme cet attachement à la culture du livre : si le sardonique Barbier écrit debout et l'oreille tendue aux bruits de la foule qui envahit l'arrière-plan, son guéridon est

12. Eugène Woestyn, « Les Statues de l'avenir. III. Honoré de Balzac », dans *Le Figaro*, n° 11, 11 juin 1854, p. 2.

13. Jouvin, « En guise de préface » (voir note 3), p. 2.

14. *Ibid.* p. 1.

surmonté d'une petite bibliothèque – mise en scène sédentaire et réfléchie de l'acte d'écriture, qui s'oppose au «Figaro accroupi et écrivant sur son genou<sup>15</sup>» choisi comme vignette pour l'ancien *Figaro*...

Aussi les rédacteurs du journal de Villemessant multiplient-ils les indices visant à se légitimer comme écrivains. À la différence des plumitifs qui répandent leur prose douteuse dans nombre de feuilles de troisième ordre, les journalistes du *Figaro* ont fait leurs humanités et ont été les condisciples des plus grandes personnalités du moment. Quant à la valeur littéraire de leur production, elle est attestée par la reconnaissance des plus grands génies contemporains; l'«Album de Figaro» ne manque pas de citer une lettre adressée par Victor Hugo à «notre collaborateur Eugène Woestyn», et s'achevant par ces lignes flatteuses: «Je suis digne, non de vos magnifiques éloges, mais de votre sincère et délicate amitié. Je vous serre la main<sup>16</sup>.» À ces dispositifs de légitimation interne s'ajoute l'articulation entre la scénographie du journaliste combattant (Figaro rédigeant debout non loin du brouhaha des foules) et celle du journaliste retraité, retiré du monde, composant ses mémoires en moraliste du temps présent:

[François Grille] possédait au village de l'Étang, près Marly, un enclos que borde un ruisseau qui ne tarit point, qui jamais ne gèle. Dans cet enclos est un cèdre qu'il a planté, il y a vingt-cinq ans, et qui était déjà plus gros que lui; l'arbre étend ses rameaux au loin. On avait placé au pied un banc simple et commode, et le vieillard y écrivait ses "Notes" si curieuses<sup>17</sup>.

---

15. La comparaison est explicitement appelée par la description de cette gravure, qui suggère une écriture bohème et nomade très différente du *Figaro* en bibliothèque. De Villemessant, Jouvin, «Histoire de l'ancien *Figaro*» (voir note 4), p. 2. On retrouvera les enjeux idéologiques de ces différentes vignettes.

16. «Album de Figaro», dans *Le Figaro*, n° 11, 11 juin 1854, p. 3.

17. Philibert Audebrand, «Souvenirs d'un journaliste [François Grille]», dans *Le Figaro*, n° 4, 23 avril 1854, p. 4.

Le journaliste s'avère la chrysalide du sage, appelé à juger son temps dans la paix retrouvée de l'éternelle nature...

Écrivains au sens fort du terme, les rédacteurs du *Figaro* n'hésitent pas à mobiliser des effets d'intertextualité blagueurs – le petit article s'inscrit dans l'ombre portée d'une grande page de la littérature, *cum grano salis* bien entendu. Bernard Jouvin, commentant la rivalité entre les deux grands ténors du moment, leur consacre des «Vies parallèles» surmontées d'une déclaration démarquée des *Confessions* de Rousseau : «Je hasarde une tentative qui n'a pas de précédents et qui ne trouvera pas d'échos dans la presse<sup>18</sup>.» Quant au récit inaugural, qui fait apparaître l'ombre tutélaire de Beaumarchais, il a recours à tous les *topoï* du récit fantastique : l'heure fatale de minuit, le «jour livide» annonçant la manifestation du bienveillant fantôme<sup>19</sup>... Pour autant, les journalistes soulignent volontiers que, s'ils sont eux-mêmes écrivains, le génie de l'écriture périodique n'est pas donné à tous ; ainsi, George Sand ne réussit jamais à s'imposer dans les colonnes de l'ancien *Figaro*!

### Effets de connivence culturelle

L'autorité culturelle dont se recommande *Le Figaro* a pour objectif de valoriser aussi bien le rédacteur que son lecteur, lequel se fait l'heureux complice des malices spirituelles de son journal. Chroniqueurs et feuilletonistes ne manquent jamais de revendiquer une correction et une élégance de style qui manquent cruellement aux autres titres de la petite presse, comme *Le Moniteur parisien* dûment épinglé par Auguste Villemot :

---

18. Bernard Jouvin, «Les Rogéristes et les Geynardistes», dans *Le Figaro*, n° 7, 14 mai 1854, p. 2. Cette audacieuse déclaration reprend les premières lignes des *Confessions* : «Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura pas d'imitateur.»

19. Dans *Arria Marcella*, c'est aussi à minuit que se lève un jour étrange, amorçant la résurrection fantomatique de Pompéi. La nouvelle de Théophile Gautier a été publiée en 1852, dans *La Revue de Paris* puis dans *Le Pays* : clin d'œil au célèbre critique de *La Presse* puis du *Constitutionnel*?

Je crois que pendant que je sommeillais, les verbes ont changé de régime : témoin cette interpellation foudroyante du feuilletoniste au directeur du Gymnase: «Quand le directeur voudra bien se rappeler de nous, nous nous rappellerons de lui.» Comment M. Montigny a-t-il pu ne pas se rappeler d'un journal qui écrit une pareille langue? Moi, je ne l'ai lu qu'une fois, et je me le rappellerai toute ma vie<sup>20</sup>.

La négligence de certains rédacteurs confine parfois au non-sens; le public mondain se moque ainsi, avec Figaro, des discours amphigouriques de Matharel de Fiennes (!), feuilletoniste du *Siècle*:

«Frédégonde est toujours là sur les pas de son maître pour saluer son retour et pour tenir le flambeau devant lui.» Être toujours sur les pas de quelqu'un, c'est le suivre. Or, si Frédégonde suit son maître, comment peut-elle saluer son retour? Comment, surtout, arrive-t-elle en le suivant à porter le flambeau devant lui<sup>21</sup>?

Rien de pédantesque cependant, rien de lourdement bourgeois dans le style du *Figaro*, qui allie un certain classicisme de facture, une légèreté de bon aloi et l'argot mondain du boulevard: «Note pour la province. En littérature dramatique, on appelle ours une pièce injouable, comme en librairie on appelle rossignol un livre invendable (les provinciaux sont insupportables, il faut leur expliquer toutes les beautés de la langue)<sup>22</sup>.»

---

20. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 12, 18 juin 1854, p. 1. Ces fantaisies syntaxiques sont parfois rapprochées explicitement des cuirs de la langue populaire: «Cela s'appelle *Manuel théâtral et du Comédien*. La rédaction du titre semble d'abord entachée d'incorrection, mais n'a-t-elle pas son excuse dans ces enseignes de banlieue où l'on voit: «LAPINS SAUTÉS *et de garenne*»?» Voir Eugène Woestyn, «Savonnette littéraire», dans *Le Figaro*, n° 6, 7 mai 1854, p. 2.

21. Suzanne, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 7, 14 mai 1854, p. 1.

22. Villemot, «Chronique parisienne» (voir note 20), p. 2.

À la différence des prolétaires des lettres engagés dans le journalisme faute de solides études classiques<sup>23</sup>, les rédacteurs du *Figaro*, tout comme ses lecteurs raffinés, ont fait leurs humanités et savent relever d'une référence latine souriante leur causerie littéraire ou artistique. Un article consacré à la peinture animalière de Rosa Bonheur célèbre la mélancolie poétique d'une «vache rêveuse [qui] médite le seul hémistiche de Virgile que les vaches aient jamais su (on ne leur en a pas entendu citer d'autres): *O rus quando te aspiciam!* Ô campagne, quand te reverrai-je<sup>24</sup>!» Sur le mode parodique, la référence classique déploie à l'occasion une miniscène burlesque, dont le décryptage requiert la complicité du public; à partir du fameux vers virgilien *Apparent rari nantes in gurgite vasto* (il s'agit des compagnons d'Énée décimés par une terrible tempête, *Énéide*, I, v. 118), une «Nouvelle à la main» propose l'anecdote suivante :

C'était dans un modeste restaurant, au moment des premiers. Privat d'Anglemont, qui avait demandé un potage printanier, se vit apporter une espèce de brouet clair, à la surface duquel nageaient deux ou trois petits pois, rares nageurs sur la vaste étendue. Privat, sans mot dire, se leva, quitta son habit, son gilet, sa cravate, et comme le restaurateur ébahi accourait pour s'opposer à ce qu'il poussât plus loin le déshabillé: «Pardou, Monsieur, lui dit Privat, si ce n'est à la nage, apprenez-moi comment je pêcherai vos petits pois<sup>25</sup>.»

---

23. Comme ces fils de confiseur et de tapissier qui, pour avoir passé deux mois en huitième préparatoire, prétendent avoir «été au collège avec le duc de Nemours et le prince de Joinville [enfants de Louis-Philippe, qui en roi bourgeois envoya ses fils faire leurs humanités au collège Henri-IV].» Voir Villemot, «Chronique parisienne» (voir note 20), p. 1.

24. Louis Enault, «Souvenirs artistiques. I. Rosa Bonheur», dans *Le Figaro*, n° 13, 25 juin 1854, p. 2. Rosa Bonheur (1822-1899) avait exposé au salon de 1853 un monumental *Marché aux chevaux* qui fit sensation. Le vers cité n'est pas de Virgile, mais d'Horace (*Satires*, II, 6, V. 60). Notons que le journaliste prend soin de le traduire (pour son public féminin?).

25. Henri de Villemessant, «Nouvelles à la main», dans *Le Figaro*, n° 13, 25 juin 1854, p. 3.

À l'évidence, les lecteurs du *Figaro* ne font pas partie de ces bourgeois incultes qui, admirant les médaillons de Delacroix sur les travaux d'Hercule, croient y reconnaître «le sanglier d'Euryanthe<sup>26</sup>»... Cela dit, la mythologie du petit journal, volontiers parodique ou égrillarde, préfigure *La Belle Hélène*. La désacralisation s'avère plus radicale encore quand le journaliste souligne telle perspective malencontreuse – le nu à l'antique verse dans la scatologie : «Hercule vu de dos, dans un costume de lutteur antique, ployé en deux comme un accent circonflexe, présente une perspective bizarre et un point de vue que je n'ose qualifier de pittoresque<sup>27</sup>.» Tous effets parodiques qui reposent (comme l'Olympe en goguette de Meilhac et Halévy) sur une profonde connivence culturelle.

Le lecteur mondain du *Figaro* se voit ainsi distingué de la masse du grand public, et crédité, comme (et par) son journal, d'un sens esthétique sûr, grâce auquel il peut pénétrer toutes les qualités des œuvres à la mode (dont justement le succès impose une opération de revalorisation culturelle) :

*Le Gendre de M. Poirier* m'a encore paru quelque chose de tout à fait supérieur. Je craindrais même, si je pouvais craindre quelque chose à cet endroit, que le succès de cette comédie ne puisse descendre dans les couches bourgeoises, peu initiées à ces analyses savantes de la vie sociale et peu accoutumées à ce dialogue chaste et délicat qui s'adresse à tous les sourires de l'esprit et dédaigne de provoquer le gros rire de la foule<sup>28</sup>.

Cultivé sans pédantisme, fondé sur une familiarité de bon aloi, l'esprit du *Figaro* prétend ressusciter la conversation d'Ancien Régime, cet art aristocratique et mondain mort

---

26. Louis Enault, «Beaux-arts. Nouveaux appartements de l'Hôtel de Ville. *Le Salon de la paix*, par M. Eugène Delacroix», dans *Le Figaro*, n° 1, 2 avril 1854, p. 4.

27. *Ibid.*

28. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 6, 7 mai 1854, p. 2.

avec la Révolution<sup>29</sup>. Le petit journal devient alors le salon littéraire des temps modernes, où le lecteur se trouve admis dans l'intimité des intelligences d'élite<sup>30</sup> et des *stars* du moment (les lions du jour ou les femmes à la mode); la chronique notamment se veut «causerie<sup>31</sup>» badine et spirituelle – non sans une indéniable dimension féminine, ce qui explique que le «Courrier de la semaine» soit parfois signé Suzanne<sup>32</sup> (on sait que Zola, en 1865, intitula ses premières chroniques «Confidences d'une curieuse»!). À l'inverse des campagnes de dénigrement et d'insultes dont la lie de la petite presse se rend tristement coupable, Villemessant présente *Le Figaro* comme un espace d'échanges courtois, «un salon dans lequel on discutera poliment<sup>33</sup>». Dans son compte-rendu de *l'Histoire de la société française pendant la Révolution* des frères Goncourt, Bernard Jouvin rappelle d'ailleurs, citations à l'appui, que même en ces temps troublés, les salons surent garder vivace la

---

29. Sur les pratiques et les mythologies de la conversation, on consultera notamment Marc Fumaroli, «La conversation», dans ID., *Trois Institutions littéraires*, Paris, Gallimard, coll. «Folio-Histoire», 1994.

30. Un lieu commun (balzacien, entre autres) veut d'ailleurs que l'esprit des journalistes ne se révèle vraiment que dans la conversation privée – à la brasserie ou dans l'intimité: «C'est au contact des idées dans la conversation intime que jaillit l'esprit étincelant d'Alphonse Karr, l'imprévu, le charme de son originalité.» Voir la note de Léon Gatayes dans une lettre adressée au *Figaro* (n° 5, 30 avril 1854, p. 3).

31. J.-H. Collet exécute de brillantes variations sur ce thème (rebuttu) de la chronique-causerie. Voir *Le Figaro*, n° 11, 11 juin 1854, p. 1. Sa première chronique comparait déjà l'auteur débutant et le jeune homme entrant pour la première fois dans un salon. Voir *Le Figaro*, n° 10, 4 juin 1854.

32. Laquelle Suzanne fait de la chronique le lieu privilégié de la causerie entre femmes: «Je connais bien les salons, malgré mon tablier de soubrette; je connais les cœurs et les secrets des belles dames [...]. Nous *bavardons* entre nous, l'autre sexe n'a rien à y voir. Nous lui laissons le reste du journal, qu'il nous laisse l'antichambre.» Voir Suzanne, «Chronique parisienne» (voir note 21). La mythologie du salon permet aussi de rallier le lectorat féminin.

33. Henri de Villemessant, Bernard Jouvin, «Appel aux auteurs dramatiques», dans *Le Figaro*, n° 5, 30 avril 1854, p. 3. Cet espace de discussion est la version mondaine du «forum» qu'en d'autres temps, des journaux politiques comme *La Presse* de Girardin ouvraient aux discussions politiques.

grande tradition culturelle française de la conversation<sup>34</sup> : c'est l'ambition qu'affiche *Le Figaro*, malgré la vulgarité du champ journalistique contemporain.

*Le Figaro* revêt ainsi l'esprit moderne du boulevard des prestiges de l'ancienne conversation ; de même, il dissimule son indéniable dimension commerciale, liée à la médiatisation accélérée des industries culturelles, sous une mythologie aristocratique et volontiers archaïsante de l'artiste. Scribe, le producteur en série des « pièces bien faites » qui firent sa fortune, emblématise pour le journal un *marketing* de la création incompatible avec l'éthique et les valeurs du véritable écrivain :

J'ai vu l'autre jour les armoiries que s'est données M. Scribe : une plume en pal dans une couronne de laurier, et au-dessous : *Inde fortuna et libertas* (« De là la fortune et la liberté »). Cette devise m'a désavantageusement rappelé celle d'Horace : *Otium cum dignitate* (« Un honorable loisir »), dont elle n'est, au reste, qu'une paraphrase maladroite, mesquine, vaniteuse et bourgeoise<sup>35</sup>.

La stratégie de légitimation du *Figaro* repose à l'évidence sur un paradoxe : le petit journal est le produit typique de l'industrialisation de la production culturelle, la connivence qu'il instaure avec son lectorat a un objectif délibérément commercial, mais ses pratiques effectives (et efficaces) ne doivent leur succès qu'au discours résolument inverse qui les double et les dissimule. Cette tension apparaît clairement dans les propos que le journal tient sur lui-même : certes le journaliste est payé à la ligne, mais cette rémunération est symbolique plus que salariale<sup>36</sup> ; certes les écrivains du petit journal se contentent

34. *Le Figaro*, n° 10, 4 juin 1854, p. 2.

35. Eugène Woestyn, « Deux devises », dans *Le Figaro*, n° 5, 30 avril 1854, p. 2. Scribe, épicier des lettres, « honnête négociant », est le repoussoir de la figure classique de l'écrivain qu'emblématise (très scolairement) Horace protégé par Mécène.

36. Ce qui, bien entendu, n'est ni vrai ni soutenable pour *Le Figaro* de Villemessant ; mais les journalistes insistent sur les rémunérations dérisoires

souvent d'exploiter les genres à la mode, mais on trouve parfois parmi eux un Balzac<sup>37</sup>; et après tout, les débuts de Girardin comme agent de change ne l'ont pas empêché de devenir une personnalité de premier plan<sup>38</sup>!

### Un rapport nouveau à l'actualité

Miroir de la vie parisienne, *Le Figaro* répercute l'actualité mondaine dans toute sa frivole fugacité; il s'agit «d'ouvrir la porte à ces mille bruits sans consistance qui viennent du salon, du foyer de nos théâtres, des clubs littéraires, de l'atelier, de la place publique<sup>39</sup>.» Cette causerie hebdomadaire a pour muse «l'opportunité<sup>40</sup>»; elle est vouée à la consommation immédiate et au renouvellement incessant, comme les autres genres mineurs de la littérature. Résultat: le chroniqueur écrit sur le sable, fait «des ronds dans l'eau<sup>41</sup>», et rien ne reste de ses pages. La petite presse, denrée éminemment périssable, tire néanmoins sa dignité, à en croire *Le Figaro*, de sa fonction à la fois sociologique et historique. La chronique, notamment, constitue un témoignage irremplaçable de l'esprit du moment:

---

que les écrivains de la monarchie de Juillet recevaient pour leurs articles: «Quand notre collaborateur Audebrand fut s'enrégimenter au *Corsaire-Satan*, parmi *les petits crétins du père Saint-Alme*, il apportait un article de 15 lignes qui parut le lendemain et lui valut la ronde somme de 90 centimes. Comme en l'encaissant d'une main, Audebrand offrait de l'autre un second article de dimension pareille, et demandait s'il passerait immédiatement, Lepoitevin Saint-Alme lui répondit en tortillant sa moustache blanche: "Tu-dieu, mon gaillard, vous êtes donc insatiable?" » Voir Henri de Villemessant, «Nouvelles à la main», dans *Le Figaro*, n° 7, 14 mai 1854, p. 4.

37. De Villemessant, Jouvin, «Histoire de l'ancien *Figaro*» (voir note 4), p. 2.

38. *Ibid.*

39. Henri de Villemessant, «Nouvelles à la main», dans *Le Figaro*, n° 2, 9 avril 1854, p. 4.

40. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 5, 30 avril 1854, p. 1.

41. Audebrand, «Souvenirs d'un journaliste» (voir note 17).

Une chronique [est] l'expression de la société [...]. Dans ce métier, ce qui est plus essentiel que l'initiative de l'esprit, c'est [...] l'art de dépouiller le mouvement contemporain de ses détrit, pour en donner l'expression en un mot<sup>42</sup>.

Lorsque Jules Lecomte publie ses chroniques de *L'Indépendance belge* sous le titre *Mémoires du temps*<sup>43</sup>, lorsque François Grille rassemble les cinq volumes des *Souvenirs d'un journaliste*<sup>44</sup>, ils se font historiens du contemporain.

Histoire anecdotique certes, mais à maints égards plus révélatrice que les vastes synthèses ou les systèmes théoriques; aux yeux du *Figaro*, les frères Goncourt, en écrivant *l'Histoire de la société française pendant la Révolution*, prouvent la valeur heuristique de cette démarche :

Le mérite de ce livre [...] est d'être, au point de vue anecdotique, enjoué et médisant, un procès-verbal des infiniment petites choses de la Révolution. En plus d'un cas, les petites choses expliquent les grandes et sont incomparablement plus vraies : défiez-vous de l'histoire à laquelle les hommes graves font la toilette<sup>45</sup>!

D'ailleurs, la petite presse, si prompte à chauffer les succès commerciaux, sait aussi réparer les injustices des contemporains; alors que les vitrines affichent les portraits et les bustes d'illustres inconnus ou de médiocrités à la mode<sup>46</sup>, *Le Figaro*

---

42. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 1, 2 avril 1854, p. 1. Cette fonction éminente explique que la chronique, à partir du numéro 4, occupe la première place dans le journal : c'est l'emplacement réservé, dans la presse politique, au «premier-Paris», c'est-à-dire l'éditorial.

43. Dollingen, «Nouvelles diverses», dans *Le Figaro*, n° 2, 9 avril 1854, p. 4.

44. Audebrand, «Souvenirs d'un journaliste» (voir note 17).

45. Bernard Jouvin, «Histoire de la société française pendant la Révolution», dans *Le Figaro*, n° 10, 4 juin 1854, p. 1.

46. Cette publicité de mauvais aloi néglige les réels talents : «Cherchez, je vous prie, dans quelque coin ignoré les portraits des rares intelligences du siècle! Dites-moi où l'on expose Pradier le statuaire; Augustin Thierry,

se donne pour mission de discerner les réelles supériorités de son temps pour les projeter sur le devant de la scène, et anticiper sur la postérité : « Qui t'empêcherait même, isolant dans la foule les rares illustrations du siècle, de les faire monter sur un socle au bas duquel ta plume inscrirait ces mots magiques : LES STATUES DE L'AVENIR<sup>47</sup>? »

Historien du monde contemporain, *Le Figaro* accorde une importance particulière, originale pour l'époque, à la qualité de l'information qu'il doit à ses lecteurs<sup>48</sup>. À la mort de l'actrice Rébecca, sœur de la célèbre Rachel, le journal de Villemessant regrette que la presse privilégie les lieux communs de l'éloge funèbre sur les « renseignements utiles sur la carrière si courte et si intéressante<sup>49</sup> » de la jeune femme ; quant à la rubrique des sports (une nouveauté dans la presse contemporaine), elle revendique les droits du journaliste à pénétrer dans les cercles les plus fermés de la *high life* – quoi qu'en pense l'arrogance du Jockey-Club : « Depuis quand un journaliste chargé de rendre compte d'un événement quelconque, n'est-il pas à sa place sur les lieux où cet événement arrive? [...] Un journaliste, un reporter, a le droit de tout voir, de tout entendre, de tout raconter et d'exprimer une opinion<sup>50</sup>. »

---

le savant chroniqueur qui a reconstruit une époque oubliée ; Balzac, le peintre et le moraliste du XIX<sup>e</sup> siècle ; Guizot l'orateur ; Thiers l'historien ; Musset le poète ? Nulle part. » Voir Bernard Jouvin, « Les illustres inconnus », dans *Le Figaro*, n° 2, 9 avril 1854, p. 3.

47. ID., « En guise de préface » (voir note 3), p. 2. Justement, on trouve parmi les premières statues de l'avenir Pradier et Balzac, injustement oubliés dans les vitrines de l'art industriel.

48. Rappelons qu'avant les mutations décisives des années 1880, la presse française est essentiellement politique et littéraire : on privilégie avant tout les qualités de l'analyse et du style, la primauté accordée par les Anglo-Saxons à l'information étant perçue comme une infériorité constitutive.

49. Bernard Jouvin, « À travers la critique », dans *Le Figaro*, n° 14, 2 juillet 1854, p. 3.

50. B. H. Revoil, « Sport. Les courses de Satory », dans *Le Figaro*, n° 11, 11 juin 1854, p. 3.

Si un reporter s'avère apparemment indispensable pour les courses de Satory, *Le Figaro* ne va pas pourtant jusqu'à promouvoir le grand reportage ; alors que la guerre de Crimée est le premier conflit couvert non seulement par des envoyés spéciaux mais par la photographie, les journalistes de Villemessant se moquent allégrement de leurs collègues partis sur place :

L'Orient se peuple de gens de lettres [...]. Il n'est pas un journal un peu soucieux de l'abonnement qui n'ait en Orient un ambassadeur à trois sous la ligne. L'avantage pour le correspondant consiste à se rapprocher du théâtre de la guerre ; l'inconvénient, c'est qu'une fois à Constantinople on ne sait plus rien, mais absolument rien de ce qui se passe sur le théâtre de la guerre<sup>51</sup>.

Conséquence : lorsque *Le Figaro* consacre un numéro spécial à la Turquie, il présente un récit de voyage plus qu'un reportage d'actualité, sur le principe de « l'histoire anecdotique » :

Nous donnons aujourd'hui [...] une étude sur la Turquie due à la plume colorée, délicate et spirituelle de M. Louis Enault. De retour depuis quelques mois d'un voyage en Orient, notre collaborateur a vu en artiste et en observateur le pays qu'il décrit, et s'est efforcé de retracer, dans un tableau rapide et impartial, l'origine, les mœurs, les usages, l'organisation civile et militaire de ce peuple, devenu le client de la France. Notre but [...] est purement historique. Nous avons voulu faire mieux connaître le théâtre de la guerre européenne, en nous plaçant au point de vue de l'histoire anecdotique<sup>52</sup>.

De fait, le texte de Louis Enault mobilise les *topoi* du récit de voyage – d'emblée, le lecteur entre dans le bassin de la

---

51. Villemot, « Chronique parisienne » (voir note 40), p. 2.

52. Henri de Villemessant, « Présentation », dans *Le Figaro*, n° 9, numéro spécial « L'Orient », 28 mai 1854, p. 1.

Corne-d'Or en même temps que le narrateur<sup>53</sup>; les liens avec l'actualité de la guerre sont assez lâches (portrait du sultan, organisation de l'armée), et la fiabilité de l'information est celle du journal intime, non celle du reportage à l'anglo-saxonne: «On nous permettra de transcrire quelques lignes de notre journal, écrites avec précipitation, mais d'autant plus fidèles que nous ne songions point alors à les imprimer<sup>54</sup>.»

*Le Figaro* affiche par ailleurs une certaine désinvolture à l'égard des informations que prodigue la petite presse. À l'en croire (et d'autres feuilles tiennent le même discours autoproloquatoire), le chroniqueur mondain tire son inspiration du calendrier plus que des réalités de l'actualité:

Il n'y a plus que les journaux qui, vers la mi-juin, s'obstinent à gémir sur l'émigration parisienne. – Ainsi le veut la tradition du feuilleton. – Le feuilletoniste possède un Matthieu Laensberg à son usage particulier. – On y lit: «Juin, départ pour les eaux; – s'enfermer aux Batignolles et dater des lettres de Bade ou de Spa<sup>55</sup>.»

Après quoi, le journaliste avisé (et économe) rédigera un pittoresque récit de son voyage sur le Rhin, de Spa jusqu'à Bade, grâce à quelques incursions dans le Guide-Richard et *Le Rhin* de Hugo<sup>56</sup>... Même le (vrai) employé spécial tire ses

---

53. Voici les premières lignes de l'article: «Quand, après une nuit de tempêtes dans la mer de Marmara, le *steamer* qui vous apporte de Marseille pénètre avec le jour et le calme renaissant dans le bassin de la Corne-d'Or, vous avez devant vous un des plus beaux spectacles qui puissent réjouir le cœur de l'homme [...]. Celui qui sait voyager sait voir. Il ne se hâte pas de descendre à terre; de la poupe de son navire, prise comme observatoire, il regarde se dérouler devant ses yeux un panorama éclatant.» Suit un tableau de Constantinople qui ouvre sur le panorama historique promis par Villemeussant. Voir Louis Enault, «L'Orient», *Ibid.* p. 1.

54. *Ibid.* p. 2.

55. Auguste Villemot, «Chronique parisienne», dans *Le Figaro*, n° 13, 25 juin 1854, p. 1.

56. *Ibid.* p. 1. Le journaliste ne manquera pas de fabriquer maints effets de connivence culturelle: «Dire que la vue de ce fleuve, traversé par César,

impressions (et son article) de ce genre de sources ; Villemessant l'avoue sans détour, prétextant la trop grande rapidité du train express qui l'amène au Mans :

Partis de Paris, le dimanche 28 mai, pour assister à l'inauguration de la ligne du Mans, nous avons eu soin de nous munir du Guide-Chaix, excellente et fidèle compilation, qui supplée au panorama du voyage, puisque c'est là seulement qu'on est assuré de voir les châteaux et les sites que le wagon est censé côtoyer<sup>57</sup>.

En phase étroite avec l'actualité parisienne, *Le Figaro* se trouvait tout naturellement à la frontière entre journal littéraire (c'est-à-dire, plus largement, culturel), gazette mondaine et chronique du temps présent ; cette triple vocation, comme la hardiesse séditionnaire du barbier de Beaumarchais, le portait tout naturellement vers la satire politique qu'il revendique comme l'un de ses modèles. Alors que la presse politique, sous le coup de la législation de 1852, reste pâle et amorphe, c'est la petite presse qui récupère la blague frondeuse dont *Le Figaro* fut presque aussitôt l'un des emblèmes majeurs. Dès ses premiers numéros, le journal de Villemessant affirme sa vocation d'égratigneur d'Empire. La censure a refusé que la gravure de titre représente Basile étrillé par Figaro ? Voici que la vignette condamnée réapparaît dans le texte, à la faveur d'un retour sur *Le Figaro* républicain de 1830 : « On y voit dom Basile vertement étrillé et se sauvant à toutes jambes, tandis que monsieur Figaro lui crie en frappant comme un sourd : « Mon mignon, en voici du bois vert<sup>58</sup> ! » » Et l'ancien *Figaro* lui-

---

Charlemagne et Napoléon, m'a rappelé une foule de choses ; bien choisir les choses que le fleuve m'a rappelées.»

57. Henri de Villemessant, Z. Dollingen, « De Paris au Mans », dans *Le Figaro*, n° 10, 4 juin 1854, p. 2.

58. De Villemessant, Jouvin, « Histoire de l'ancien *Figaro* » (voir note 4), p. 1. Au contraire, *Le Figaro* de la décadence adopte en 1837 une vignette beaucoup plus anodine : « Un drôle, souriant et le jarret tendu, qui fait la barbe à tout le monde » (*Ibid.* p. 2).

même vient transmettre au journal de Villemessant sa mission satirique, non moins dépourvue de dangers sous Napoléon III qu'après 1835: «[Je dis], en finissant, au jeune *Figaro*: “Sois digne de l'ancien! – Fais provision de bois vert pour certaines épaules; – frappe dur<sup>59</sup>!” »

Aussi le journal attire-t-il d'emblée l'attention du lecteur attentif sur les contorsions que les lois sur la presse imposent désormais; il faut parfois plus de talent pour publier le petit journal que pour l'écrire, comme le rappelle opportunément le fantôme de Beaumarchais:

Que fallait-il pour écrire *Le Mariage de Figaro*? du fiel, de la verve, de la gaîté, et j'étais en fond. Mais pour le faire jouer, il a fallu plus que du génie; et le levier que demandait Archimède, je me flatte de l'avoir trouvé ce jour-là. Renverser la loi de la géométrie sociale, prendre mon point d'appui parmi les grands que j'allais abattre: voilà ce que j'ai dû faire, et je l'ai fait<sup>60</sup>!

Audacieux programme, que le journal de Villemessant complète par une déclaration de principes reprise de l'ancien *Figaro*:

On parle du rétablissement de la censure. Nous déclarons, n'ayant point à craindre les tribunaux, que nous braverons cette mesure [...]. [Nos abonnés] recevront le journal, dussions-nous le faire imprimer hors Paris, voire même en Belgique<sup>61</sup>.

Si *Le Figaro* évite finalement cet exil que connut notamment *La Lanterne* (Rochefort est un ancien de l'écurie Villemessant),

---

59. Lettre de Jean Viard, du *Figaro* de 1842, «Tribulations de Figaro», dans *Le Figaro*, n° 4, 23 avril 1854, p. 3.

60. Jouvin, «En guise de préface» (voir note 3), p. 1.

61. De Villemessant, Jouvin, «Histoire de l'ancien *Figaro*» (voir note 4), p. 1.

il ne manque jamais de faire l'éloge du journal *L'Indépendance belge*... Blagueur certes, *Le Figaro* vise pourtant plus haut :

L'homme d'esprit doit [...] se montrer frivole en apparence, tout en restant grave et sérieux au fond. Moi qui te prêche [c'est Beaumarchais qui parle], n'ai-je pas mis la Révolution française en chansons? et je ne pense pas être pour cela son plus méchant historien<sup>62</sup>.

Sans doute les premiers numéros du *Figaro* restent-ils aussi prudents qu'explicites : la première statue de l'avenir a les traits de Lamennais, mort en février 1854 sans les sacrements de l'Église – le pouvoir avait eu du mal à empêcher que ses funérailles civiles ne se transforment en manifestation politique<sup>63</sup>; ailleurs, on rappelle que « telle tragédie, Sylla, par exemple, qui a eu 100 représentations sous la Restauration, n'en aurait pas trois aujourd'hui<sup>64</sup> »... Et si le journaliste se fait à l'occasion moraliste, c'est pour dénoncer la bande de spéculateurs éhontés qui forme l'entourage de l'empereur – tous ont profité du coup d'État pour devenir des hommes comme il faut<sup>65</sup> ! Les années suivantes, *Le Figaro* frappera plus fort – avec une liberté dont il ne bénéficiera pas toujours après être devenu un journal cautionné et politique en 1867.

*Le Figaro* du Second Empire fut bien plus qu'un petit journal : il emblématisa l'esprit d'une époque, et s'imposa très vite comme une feuille littéraire de bonne tenue où l'actualité boulevardière n'excluait pas une réelle valeur culturelle. Si, dans *Nana*, Zola fait du *Figaro* la gazette frivole du demi-monde crapuleux, c'est au journaliste Fauchery qu'est prêté l'article intitulé « La Mouche d'or », mise en abyme de tout le roman... Le

---

62. Jouvin, « En guise de préface » (voir note 3), p. 2.

63. ID., « Les statues de l'avenir : La Mennais », dans *Le Figaro*, n° 2, 9 avril 1854, p. 3.

64. Villemot, « Chronique parisienne » (voir note 40), p. 1.

65. Louis Lurine, « Les pêcheurs d'eau trouble », dans *Le Figaro*, n° 7, 14 mai 1854, p. 2.

pacte de lecture que proposent les premiers numéros repose sur une connivence culturelle propre certes au journalisme mondain, mais aussi aux stratégies obliques de la satire politique. On comprend dès lors pourquoi *Le Figaro* sut attirer bien des talents de premier plan, aussi variés que Rochefort, Vallès, Léo Lespès (le futur Timothée Trimm du *Petit journal*), Charles Monselet, Aurélien Scholl, Jules Claretie... mais aussi Baudelaire et Zola. À la fin de l'Empire, quand les lois «libérales» mirent à l'ordre du jour une opposition plus directe, Vallès, qui pourtant avait toujours détesté l'esprit boulevardier, rendit au *Figaro* et à Villemessant cet hommage révélateur :

Voyant qu'on ne pouvait parler des grands et mordre dans la politique, pelote d'ordures hérissée de pointes de fer, un homme, qui avait le génie du journalisme, eut l'idée d'offrir à l'ironie française une tribune [...]. On peut dire que c'est là qu'a commencé, gantée de malice, la délivrance de l'esprit français<sup>66</sup>.

---

66. Jules Vallès, «Les boulevardiers. À propos du *Figaro*», dans *La Rue*, 7 décembre 1869. Article repris dans ID., *Œuvres*, édition préfacée et annotée par Roger Bellet, Gallimard, coll. «La Pléiade», 1975, p. 398-399.